

Bibliothèque numérique

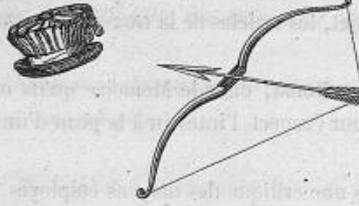
medic @

FABRE, François. - [cinquième satire]

*In : Némésis médicale illustrée,
recueil de satires, 1841, pp. 58 à
71*



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?54984x01>



CINQUIÈME SATIRE.

M. ORFILA.

Fouettons d'un vers sanglant ces grands hommes du jour.

GILBERT.

A toi, fils adoptif, adepte énergumène
Des frelons couronnés de la grande semaine,
Qui dans le Luxembourg au solitaire seuil
A côté de Thénard enviais un fauteuil ;
Exotique Amphyon, que ta voix cadencée
De Némésis ardente apaise la pensée ;
Contrains-la désormais d'éteindre ses flambeaux,
De ses serpents à dard assouplis les anneaux,
Et des ongles crochus dont on arma sa griffe
Dépouille hardiment son terrible hippogriffe.

Avec ardeur déjà ton lyrique démon



Recommence les chants qui charmaient Vaudemon ;
 A l'orchestre bruyant artistement se mêle
 De son magique éclat ta voix de Philomèle ;
 Et de ton frais gosier dont le timbre éclairci
 Se marie en dièze aux échos de Passy ,

Sur mille tons divers l'harmonie opportune
De bémol en bémol assure ta fortune ;
Viens, Némésis attend, viens, Orfila, suis-moi ;
Viens, mon arc est tendu, ma flèche part : A toi.

Ah! quand de ton retour nourrissant l'espérance ,
Ton pays t'envoyait aux écoles de France,
De l'art des Berthollet te montrait le foyer ,
Et dit : Sous Vauquelin tu vas étudier ,
Cultiver avec soin sa bienveillance amie,
Et changer tout mon or en savante chimie,
Pensait-on que livrée aux chances du destin
L'École un jour pour toi chasserait Vauquelin ?!

Onze ans, souple et modeste, en des travaux faciles
Dépensant avec art des talents mercantiles,
Sans génie, il est vrai, mais d'audace animé,
Tu moissonnas un grain habilement semé ;
T'ai-je alors demandé la secrète influence
Qui vers la Faculté tournait ton espérance,
Et comment tu rompis le lyrique lien
Dont faillit t'enchaîner le cyrque italien ;
Quel alliage enfin, quel vernis de fabrique
D'un momus de salons fit un scribe chimique?

Ah! puisse un médecin au portique sacré,
A pied et sans appui modestement entré,
Auréoler son front et d'honneurs et de gloire ;
J'applaudis hautement à sa noble victoire,
Et ne m'informe point, enviant son pavois,

Si l'accent étranger perce encor dans sa voix.
Mais toi, toi, qu'as-tu fait, et quelle œuvre sublime
De l'univers savant te mérita l'estime?
Réponds, qui t'a valu d'étourdissants succès?...
Faut-il en peu de mots instruire ton procès,
Et, Sisyphe nouveau, de mon juste reproche
Jusqu'en ta Faculté te clouer sur la roche?

Soit que sous les ciseaux dont tu l'as déchiré
Hurle péniblement Thénard défiguré;
Soit qu'avec Barruel d'un sang de femme ou d'homme
Tu penses en flairant distinguer un atôme,
Tandis qu'à tous les yeux un linge desséché,
De garance rougi, d'albumine taché,
Essayé par l'acide, à s'y tromper simule
Le sang que tu voudrais répandre sans scrupule;
Soit enfin que, du fond de ton gousset hautain,
Où tu fais résonner un opime butin,
A Raspail sans argent en tes paris frivoles
Pour gage de combat tu jettes tes pistoles;
Je ris du souvenir de tes airs glorieux.
Ah! pour neutraliser l'acide arsénieux³,
Grâces à Lesueur, ton éloquent beau-frère,
Ce Vaugelas nouveau, si fort sur la grammaire⁴,
A Bunzen, à Lassaigne espères-tu ravir
L'antidote hydraté dont il faut se servir?
Mais on a discuté ta douteuse victoire;
D'un fleuron parasite on dépouille ta gloire;
Et Rose effarouché, que tu trichais au jeu,
Sans craindre un démenti reprend son pot-au-feu⁵.

On arrache en riant à ton creuset superbe
L'arsenic qu'en nos os a découvert Couerbe,
Et l'on se tient ensuite à qui rira plus fort,
Lorsque, singe qui prend pour un nom d'homme un port,
De notre Faculté le doyen autocrate
Change Takénius en client d'Hippocrate,
Des veines d'un malade aspire sans raison
Comme d'un robinet le sang et le poison,
Signale chaque erreur comme une découverte,
Et fait du corps humain une cornue inerte ;
Et puis, sans se douter qu'en un sol sablonneux,
L'arsenic délayé filtre et pénètre mieux,
Prononce, dût-il faire une double victime,
Qu'un cadavre enfoui l'a reçu par un crime⁶ ;
Orfila le savant fait du doute un devoir,
L'ignorance toujours a foi dans son savoir ;
Mais elle trouve aussi de vigoureux athlètes,
Toujours prêts à sonner ses honteuses défaites,
Et qui lui font rêver comme un épouvantail
Couerbe ou Rognetta, la *Lancette* ou Raspail.

T'ai-je encor rappelé que parfois dans tes songes
L'espoir t'enveloppait de ses rians mensonges ;
Que des Landré-Beauvais, des Cayol, des Laennec,
L'influence jadis eût reçu quelque échec,
Si Frayssinous, Corbière, en leur humeur vandale,
Eussent, redoutant moins les éclats du scandale,
Osé comme doyen préférer sans danger
A des dévots Français un dévot étranger⁷ !

Mais lorsque le soleil des brûlantes journées
Des fils de Loyola flétrit les destinées,
L'obstacle disparut... Le Français enchanté
Des élans de sa gloire et de sa liberté,
Du dévot espagnol vit triompher la cause
Et se prêta sans peine à la métamorphose.
Alors tu fus doyen, et pour quelques moments
Ton zèle te valut des applaudissements.
Sous le mur élargi d'une nouvelle école,
Déguisant l'âpreté de ta rude parole,
Tu sus l'art de cacher et tes prochains succès
Et de ton cœur haineux le fiel anti-français.
Mais à la fin ton pied glissa sur la chaussée ;
Et ton ambition trahissant ta pensée,
Les faits vinrent parler, le masque s'érailla,
L'homme fut mis à nu, l'idole s'écroula.

Faut-il te suivre alors jusqu'à l'Académie!...
Là, superbe histrion, héros de comédie,
D'un despotisme pur méditant le projet,
Des chambres, des Conseils⁸ tu votes le rejet.
Et si le rapporteur, agrandissant son rôle,
Propose de créer quelque nouvelle école ;
Si Marseille, Bordeaux, Rouen, Nantes et Lyon
Tentent de devenir centres d'instruction ;
D'un sacrilège vœu pulvérisant l'audace,
Est-il quelque dédain dont on ne les menace ?
Paris, dont Orfila gouverne le savoir,
Doit rester de notre art l'unique réservoir ;
Et si de tes discours on voulait tenir compte,

Montpellier et Strasbourg devraient rougir de honte ;
Écoles sans talents où les cours sont déserts,
Où le scalpel se rouille au repos des hivers !
Vous détournez les yeux, ce spectacle vous navre ;
Vaut-il mieux qu'un doyen tariffant le cadavre,
Émule des courtiers des trois et cinq pour cents,
Aujourd'hui cote à huit, demain cote à dix francs ?

Que Double aux médecins d'une existence égale,
D'un titre unique et noble ait rêvé le scandale ;
Qu'il veuille au monopole arracher ses tréteaux,
Couper au vif école et jurys médicaux ;
Et que pour expliquer ses réformes utiles
Il ose reprocher des votes trop faciles,
Énumère des faits de l'École connus
Où de sots candidats ont été soutenus ;
Aussitôt dans les airs l'orage au loin résonne,
Le soleil s'obscurcit, la foudre gronde, tonne,
D'effrayantes clameurs la salle retentit,
Et jusque sur son banc le rapporteur pâlit.
Qui donc a soulevé cette grande tempête ;
Qui, fanfaron d'honneur, vient de lever la tête ?
Orfila... C'est lui seul qui d'un ton arrogant
Jette sur le bureau son ridicule gant.

Ah ! que plus haut encor, mais plus mal à ton aise,
Quand tu veux de ton cours bannir la Marseillaise ;
Que des étudiants gourmandant le plaisir
Tu viens leur demander compte de leur loisir.
On fait taire, il est vrai, cette sotte exigence ;

Le châtement bientôt a payé l'insolence,
Et des mille sifflets pleuvant de tout côté
Un mois durant, dit-on, ton oreille a tinté.

De quels sifflets encore ont frémi tes oreilles;
Combien as-tu compté de douloureuses veilles,
Quand de Paris à Blaye et de Blaye à Paris
De la course au clocher tu méritais le prix!

Médecin de Louis, quel singulier mystère,
Deux fois t'enveloppant d'un voile salulaire,
T'enlève à ton école et suspend tes leçons?
A-t-on de la Vendée éventé les buissons?
Sur le sol des chouans quelque Napolitaine
A-t-elle commencé sa récente neuvaine?
Faut-il de ton voyage accuser le hasard,
Ou si Deutz révélant quelque amoureux écart,
Des rois tes bienfaiteurs vient de trahir la nièce?
Habile à pardonner une tendre faiblesse,
Dans Blaye aux froids brouillards, aux ténébreux caveaux
Engloutis à jamais des mystères nouveaux.

Que vois-je! des deux bras le télégraphe joue;
Un nom jadis brillant est traîné dans la boue;
Un secret déshonneur est partout affiché,
Et le sang des Bourbons avidement taché
A l'impudique Bourse et se pèse et s'escompte;
Le télégraphe alors, si fertile en à compte,
Achève sa dépêche et termine son jeu;
Nul pour l'emprunt Ghuebart ne redoute un aveu^a;

Et quand on ne doit pas lui payer son silence
Cet orateur disert n'a point de réticence.

Mais s'il rapporte tout, mensonge ou vérité,
Jamais le télégraphe a-t-il rien inventé?
Par qui lui fut dicté son sévère langage;
Quel est l'auteur caché de ce triste message?
Qui donc d'une servante au langage indiscret
A dans une antichambre acheté le secret,
Et supputant à froid le temps et les époques
Fait taire habilement des refus équivoques?
Quel Vidocq de salon, au discours pénétrant,
Arrache à cette mère un oui déshonorant?
Qui, fier de cet aveu, Judas de confiance,
Trafique d'un secret qu'il a vendu d'avance?
Ah! flétris avec nous, flétris à haute voix
Le lâche... de l'honneur il a faussé les lois....

Par nul motif privé mon courroux ne s'explique;
Je cote à sa valeur ta vertu politique;
D'hérésie en science à jamais je t'absous;
A priser ton savoir, hélas! je me résous;
Des recherches d'autrui je te laisse la gloire;
En éloquence encor j'habille ta mémoire,
Et blâmant l'Institut où deux fois tu reçus
L'affront injurieux d'un éclatant refus,
Mon Raspail à la main, et d'une voix amie
Je jure à Gay-Lussac que tu sais la chimie;
Ou, le poing sur la hanche, ardente virago,
Némésis va te faire estimer d'Arago.

Qu'à l'École aujourd'hui ta volonté raidie
A quelques complaisans s'impose ou s'irradie,
Que ton sang baléare y ranime à ton gré
D'énervés courtisans le sang décoloré;
Que l'Université dans son conseil t'appelle,
Que tous nos hôpitaux tombent sous ta tutelle,
Et qu'à peine Français, habile à dominer,
Au fauteuil de Thouret tu brûles de trôner;
Je plains le professeur, le docteur ou l'élève
Que frappe injustement le tranchant de ton glaive;
Mais de tous les valets à servage éhonté,
Complaisants éternels de ton autorité,
Récompense à ton gré, punis la flatterie.

Telle que le torrent dont la source est tarie,
Qui d'un lit de cailloux dans nos champs désolés
Laisse pour résultat les débris étoilés;
Recouvrant notre sol d'une inféconde argile,
Que partout, en tout temps, ton école stérile,
De sa haine mortelle enchainant le progrès,
Des royales faveurs accapare l'engrais.
Pour plaire à tes amis, élite doctrinaire,
Qu'il faille se courber sous ta rude bannière;
Aux chaires que la mort livre à la Faculté
Que nul n'ose aspirer s'il n'est assermenté;
A fausser le concours que ta haine s'applique;
Que par ton vœu secret tout s'enchaîne et s'explique;
D'une même famille apanage éternel
Que des sifflets publics l'opprobre solennel
Soit un titre certain à ta faveur suprême,

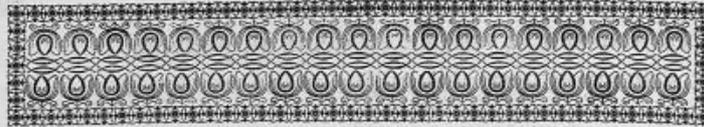
Un titre à couronner l'ignorance elle-même;
Hécate de pouvoir et d'intrigue à la fois,
Que tout jeune savant tremble à ta triple voix;
De tous nos hôpitaux comme de ton école
Que la porte se ferme et s'ouvre à ta parole;
Que chaque médecin y reçoive en tremblant
Du baléare czar un message insolent...

Ah! tu ne vois donc pas quelles mortelles haines
S'amassent sur ta tête et vont limer tes chaînes;
Tes yeux sont éblouis, je plains ta cécité.
Quand la démocratie arme de tout côté,
Qu'on la voit à longs flots déborder nos murailles,
Et des meilleurs filets déchiqueter les mailles;
Tu viens, pêcheur hardi, mais d'un bras sans levier,
Sur nos fronts menaçants lancer ton épervier!
Cet inutile effort trahit ton impuissance;
Que dans nos hôpitaux le mouvement commence,
Et mille jeunes gens classés par le concours
Traduiront en riant tes burlesques discours;
Aux applaudissements de la foule empressée,
Coterie à dédains, ton école chassée
Laisse pour seuls débris quelques noms glorieux
Qu'adoptent hautement les élèves joyeux.
Vois dans chaque hôpital s'élever des cliniques;
Non point trônes d'ennui, décevantes fabriques,
Où quelques fainéants sur d'insolents pavois
S'essoufflent d'indolence et bredouillent leurs lois;
Mais lices de labour où de fougueux athlètes
Culbutent à l'envi tes faibles proxénètes,

Font marcher la science en dépit du pouvoir,
Et s'illustrent par zèle et non point par devoir.

Dans ce conflit nouveau que devient ton école,
Et tous tes intrigants à hautaine parole
Flanqués d'un escadron d'agrégés courtisans,
Des luttes de mémoire habiles artisans ;
Et toi-même si fier du souris monarchique,
Toi, digne sans appui du flot démocratique ?
L'orage a sous tes pas effacé tout sillon ;
Les vents, qui t'ont froissé dans leur noir tourbillon,
Ont ployé le roseau de ta frêle espérance ;
Et conseiller, doyen, que dis-je, pair de France !
Dépouillé, nu, tremblant, tu résistes en vain ;
Ton cœur ne répond plus aux appels de ta main,
Ta pensée est sans âme, imperceptible atôme
Qu'on fuit avec effroi comme on fuit un fantôme,
Ton règne d'un moment est à jamais passé ;
Pourtant le flot est calme et les vents ont cessé.





NOTES

DE LA CINQUIÈME SATIRE.



1. Madame la princesse de Vaudemon, bien connue par ses relations de diplomatie secrète et de galanterie publique.
2. M. Orfila occupe la chaire de chimie depuis la destitution, en 1825, de l'illustre Vauquelin.
3. Académie de médecine, 4 novembre 1854, discussion sur l'utilité du tritoyde de fer hydraté dans l'empoisonnement par l'acide arsénieux.
4. Voir ses fautes de français (*Lancette* du 21 juin 1855).
5. Le *Pot-au-feu*, dont M. Orfila a fait tant de bruit, appartient en effet à Rose; ce qui appartient à M. Orfila en toute propriété, c'est d'avoir fait de Takénius, chimiste du dix-septième siècle, un malade d'Hippocrate.
6. Voir le compte-rendu du procès de Dijon (*Gazette des hôpitaux*, fin de décembre 1859); on ne peut se faire une idée de la présomptueuse ignorance du doyen qu'en lisant la discussion qui s'établit entre lui et M. Raspail, et dans lequel celui-ci le fit convenir malgré lui de ses *erreurs*.
7. Les protecteurs de M. Orfila avaient déjà voulu le faire nommer

doyen de l'École sous le ministère de MM. Corbière et Frayssinous ; malgré les assurances de dévotion que l'on apportait en sa faveur, ces ministres n'osèrent le nommer à cause de sa qualité d'étranger. Depuis 1850 on a accompli un acte devant lequel avait reculé la restauration.

8. La commission de l'Académie, par l'organe de M. Double, proposait, dans le nouveau projet de loi, l'établissement de chambres ou conseils qu'on aurait pu transformer en chambres de discipline; l'École, par l'organe de M. Orfila, voulut se donner un air de libéralité en repoussant cette idée; il s'agissait d'effacer, dans l'esprit des médecins, le scandale inouï que les professeurs avaient soulevé à l'Académie lorsqu'il avait été question de créer de nouvelles écoles.

9. Emprunt carliste en faveur duquel le télégraphe eut la complaisance de couper en deux ses dépêches; on avait besoin de vingt-quatre heures d'intervalle pour réaliser les bénéfices que procurait la première moitié de la dépêche.

10. M. Orfila a depuis long-temps l'espoir de se faire nommer pair de France.

